

## I

### *Deux hommes providentiels*

Il est tôt. Tu traverses Mosset sans croiser personne et tu sors du village. Aucune trace de vie sur la route, tu es seule dans la brume matinale. Un panneau apparaît sur ta droite. Il indique « La Coûme ». Un chemin monte sur la colline. Tu t'y engages. Soudain, tu me vois devant toi. N'aie pas peur, je ne te mordrai pas. Je ne suis plus qu'une ombre.

Je hante ces collines. Tu m'entends et tu m'écoutes. Peut-être. Peut-être aussi que tu entends ta propre voix et toutes celles dont l'écho résonne ici. Les voix de ceux qui ont connu Pitt et Yvès, de ceux qui se souviennent.

Chacun a sa version. Le souvenir, c'est comme un reste de viande, une mémoire qu'on accommode à la sauce d'aujourd'hui avec les sentiments qui demeurent et traversent le temps. Tu peux m'appeler le chien, je t'accompagne.

Je suis né dans une famille nazie à Postdam, sur les bords de la Havel, en 1930. Les nazis étaient des partisans d'un petit parti politique sans importance jusqu'à l'arrivée d'Adolphe Hitler, celui qui, plus tard, allait inventer la mort industrielle.

L'Allemagne était en crise, le chômage de plus en plus fréquent ; la misère rampait d'un quartier à l'autre, les gens étaient inquiets de l'avenir.

Hitler était un homme qui parlait bien et qui savait rassurer. Il a promis de sortir l'Allemagne de la crise. Il a su trouver les mots de réconfort que tous voulaient entendre. Il a su devenir l'homme providentiel et a pris la tête du parti nazi...

Hitler savait manier une foule. Les nazis impressionnaient quand ils faisaient claquer leurs bottes sur les pavés. Au début, les pauvres gens les croyaient protecteurs. N'oublie pas qu'à l'époque, les seules informations dont on disposait arrivaient par la presse écrite et la radio, qui n'étaient libres ni l'une ni l'autre, mais pour la plupart aux mains des nazis.

Et puis, quand je te dis radio, n' imagine pas un baladeur et un casque, mais plutôt d'énormes postes à lampes, de vrais meubles devant lesquels toute la famille se rassemblait pour écouter les nouvelles. Tout le monde n'avait pas la radio à la maison et il y avait peu d'émissions. On se rassemblait alors dans les endroits publics pour écouter les discours.

Hitler était un orateur puissant et envoûtant. Il a su exploiter la colère et l'impuissance ressenties par un grand nombre d'électeurs. Il a attiré

des Allemands qui aspiraient désespérément au changement. Les nazis ont dirigé la colère et la peur de la population contre les Juifs, ce qui ne les empêchait pas de supprimer aussi les gêneurs et les opposants.

Aucune espèce animale ne peut égaler la démesure dont vous êtes capables, vous les humains, quand le génie et la folie se rencontrent en un seul homme.

On ne se connaît pas, tous les deux, mais je peux te donner mon sentiment : vous êtes vraiment incompréhensibles ! Vous êtes la seule espèce qui a réussi à éliminer cent millions de ses représentants en moins d'un siècle avec des armes de destruction massive !

Tu comprends dans quel contexte je suis né. L'horreur incubait. Contaminés par Hitler, quelques Allemands – pas tous heureusement – commençaient à montrer des signes d'égarement.

Vis-à-vis de nous les chiens, les nazis se comportaient soit en dresseurs, soit en bourreaux. Ils nous sélectionnaient à la naissance. Les plus forts d'entre nous étaient nourris et dressés à attaquer, à rechercher, ou à tuer. Les plus faibles étaient simplement éliminés.

J'ai eu la malchance de naître avec une oreille tombante. On m'a jeté vivant dans la Havel. J'avais à peine ouvert les yeux, j'aurais dû périr noyé dans les eaux froides, mais je m'accrochais déjà à la vie. Le courant m'a porté et je me suis retrouvé coincé entre deux racines de la rive du fleuve.

J'ai eu de la chance, mais je serais mort assez rapidement tout de même, si Pitt n'était pas passé par là. Il m'a vu, il a interrompu sa promenade et il m'a sorti de l'eau. Il m'a élevé à hauteur de son visage, il m'a contemplé comme si j'étais un trésor et il a dit :

« Regardez-moi ce beau petit ! Que fais-tu là ? Tu es tout tremblant. Allez, viens ! Je t'emmène. »

En me sauvant, Pitt a été un homme providentiel. Un vrai. Il m'a sorti de l'eau et il m'a adopté !

Je ne sais comment le décrire. Physiquement, il était long et souple, vêtu simplement. D'un caractère doux et aimable, du genre de ceux qui préfèrent observer plutôt que de s'imposer ; pas impressionnant du tout, si tu vois ce que je veux dire. On pouvait passer à côté de lui sans le remarquer. A croire qu'il savait se rendre invisible ! Et pourtant, c'était un être hors du commun. Tous ceux qui l'ont connu te le diront.

Ce qui retenait l'attention chez Pitt, c'était ses yeux. Des yeux qui voyaient au-delà des apparences. Il en était même fatigant parfois ! Avec lui, j'ai appris beaucoup sur les fantaisies de la nature : comment un chêne immense se cache dans un tout petit gland, comment le soleil et les étoiles nous indiquent notre chemin...

Contrairement aux nazis, Pitt n'était pas un dresseur, ni un bourreau. Il ne faisait pas de promesses. Il n'essayait pas de convaincre. Cela ne lui

était pas nécessaire. Il avait le don de faire partager ses connaissances. Comme il était enseignant, je te laisse imaginer à quel point il était apprécié de ses élèves ! S'intéresser à l'autre, humain ou animal, lui était tout naturel.

Pitt aimait éveiller l'esprit des enfants, il prenait plaisir à expliquer et à embellir la nature. Pour lui, on n'apprenait pas seulement à l'école, mais partout et à tout propos. C'était nouveau comme idée, à son époque. Il n'y avait ni téléphones portables, ni tablettes, ni consoles de jeux électroniques en 1930 ! La télévision n'existait pas encore. Les premiers postes sont apparus en France en 1932. Il devait y en avoir une centaine en tout, pas plus, avec un programme expérimental d'une heure (un seul !) nommé *Paris télévision*.

Les veillées se passaient en famille ou entre amis. On jouait de la musique, on chantait, on discutait. Pitt et Yvès avaient de nombreux amis à Postdam. Nous étions heureux.

Yvès, pouvait être sévère ou douce selon le moment. Son monde s'était écroulé alors qu'elle n'avait que cinq ans, le jour où ses parents étaient morts dans un accident de voiture. Elle avait connu l'orphelinat. Un changement douloureux pour cette petite Suissesse qui avait sans doute été choyée et gâtée jusque-là. Ensuite, elle avait étudié et était devenue éducatrice.

Quand je suis arrivé chez elle, elle s'appliquait à donner aux enfants qu'on lui confiait tout ce qui lui avait manqué. Yvès, c'était une pièce d'or avec la force et la volonté gravées sur une face,

la douceur et la joie sur l'autre. Quand elle vous racontait une histoire, elle vous faisait oublier la fatigue, l'énervement, la tristesse, le découragement.

Avec elle, il y avait un temps pour tout. Elle ne badinait pas sur les règles de vie !

Le jour où Pitt m'a amené chez eux, elle m'a pris dans ses bras, elle m'a caressé et j'ai cessé d'avoir froid, j'ai cessé de trembler.

Puis elle a décidé qu'il fallait me nettoyer. Elle m'a plongé dans un bain et j'ai cru mourir ! Elle m'a savonné, elle m'a frotté et elle m'a séché. J'ai survécu à ce traitement. Une fois propre, lové dans ses bras, j'étais au paradis.

Les Krüger étaient trois, je n'ai pas encore parlé de leur fille. Quand je suis arrivé dans la famille, elle aussi venait de naître. J'ai grandi plus vite, question d'espèce.

Lorsque les temps heureux ont fait place aux difficultés, nous avions trois ans, elle et moi. J'étais déjà largement son aîné.

## II

### *La révocation*

Ce matin-là, j'étais sorti avec Pitt d'assez bonne heure. On approchait de la rivière. Au loin, le château de Postdam sortait des brumes et se reflétait sur la Havel. C'était un beau matin de printemps. J'avais la truffe chatouillée par les senteurs de l'herbe nouvelle.

Côté humain, c'était moins drôle en ce mois de mars 1933. Adolphe Hitler avait été élu chancelier trois mois auparavant. Les nazis avaient remporté les élections. Les miliciens se multipliaient de jour en jour, tandis que de nouvelles lois étaient en préparation au gouvernement pour exterminer les Juifs.

Pitt et Yvès étaient ouvertement antinazis. Refusant de se soumettre, ils vivaient comme ils l'avaient toujours fait. Ils adoraient la musique. Ils avaient créé une chorale. Ils aimaient aussi chanter avec les enfants. Ils voyaient l'école comme un lieu de vie où l'on apprend à devenir responsable

et libre ; et donc à découvrir et à exercer tous nos talents : à jouer de la musique et à chanter, tout en étudiant les mathématiques, l'allemand, l'histoire et la géographie, la physique et la botanique et en s'exerçant à la pâtisserie !

Pourquoi imposer aux enfants d'apprendre tous au même rythme ? Certains ont besoin de si peu de temps qu'ils s'ennuient en attendant la fin de l'exercice, tandis que d'autres, mortifiés d'avancer plus lentement que le groupe, ont du mal à rattraper le peloton.

Pourquoi ne pas offrir à chacun la possibilité de travailler à son propre rythme ?

Pitt et Yvès étudiaient sans cesse les méthodes d'enseignement de l'école nouvelle. Yvès allait les chercher auprès des précurseurs allemands, en Italie auprès de Maria Montessori, en Angleterre et ailleurs, là où elles apparaissaient, tout en sachant qu'elles n'étaient pas appréciées par le nouveau ministre de l'Éducation et de la Propagande.

En ce matin du printemps 1933, on a croisé une chienne qui allait devenir tristement célèbre par la suite, la ravissante Blondi. Elle accompagnait une femme architecte. La pauvre ne savait pas encore qu'elle serait un jour une des chiennes les plus connues au monde lorsqu'on l'offrirait à Hitler. Elle se doutait encore moins de la mort qui l'attendait !

Ce jour-là, Blondi et moi, on ne pensait pas à la mort. On était jeunes, vigoureux, pleins de rêves et d'espoirs malgré la peste brune qui envahissait l'Allemagne.



Peu avant d'arriver chez nous, Pitt s'est arrêté pour discuter avec un autre enseignant qui habitait dans le voisinage. Ils avaient toujours quelque chose à se dire, ces deux-là. Ils s'opposaient ensemble au nouveau gouvernement.

Dans notre quartier, nombreux étaient ceux qui refusaient de plier l'échine et continuaient à vivre debout, tête haute, le cœur libre et généreux, en s'opposant aux nazis.

Ce matin-là, une lettre attendait Pitt dans la boîte aux lettres. C'était un courrier administratif. Pitt a déchiré l'enveloppe en fronçant les sourcils. À l'intérieur, il n'y avait qu'une feuille de papier tapée à la machine. Une seule feuille qui semblait très inoffensive, mais c'était une véritable bombe !

Soudain, Pitt est devenu tout blanc. Ses mains ont tremblé pendant qu'il lisait et relisait le mot qu'il avait sous les yeux : « révocation ». Un mot signifiant qu'il était chassé de son école ; chassé comme un malpropre !

On ne révoque qu'en raison d'une faute très lourde : la sienne était l'insoumission. Pitt était révoqué parce qu'il apprenait l'harmonie à ses élèves, à tous ses élèves ; parce qu'il aimait le chant choral, parce qu'il refusait de rejeter ceux que le Chancelier et son ministre de l'Éducation et de la Propagande voulaient éliminer de la société allemande.

Les insoumis étaient dangereux pour le gouvernement. Cette révocation était plus qu'une sanction, plus qu'une punition. Elle réduisait le

pouvoir de Pitt à néant. Il perdait non seulement son emploi, mais aussi son logement puisqu'il occupait un appartement de fonction ; puisqu'il était logé par l'administration.

Cette lettre lui coupait les vivres et nous jetait à la rue !

Pour la première fois, je l'ai vu en plein désarroi. Il a monté l'escalier et ouvert doucement la porte de la maison. La chaleur et une odeur de pain grillé nous ont sauté dessus !

Pitt a tendu la lettre à Yvès, sans un mot. Elle l'a lue. Elle a servi le café et déclaré :

- Bon. Les hostilités sont ouvertes.

Elle nous a regardés de son air déterminé qui semblait dire : « Vous n'allez pas flancher, hein ! Ce n'est pas le moment ! Nous ferons face ! »

La lettre de révocation n'était que le début d'une chasse à l'homme lancée par Hitler et Pitt n'était qu'une des nombreuses victimes des premières poursuites. Celles qui suivirent ont été plus violentes.

De 1933 à 1939, plus de deux cent mille personnes ont été condamnées pour motifs politiques à des peines de prison et un million d'Allemands et d'Allemandes ont été envoyés dans des camps de concentration. Nombre d'entre eux n'en sont jamais revenus.

Les Krüger avaient conscience du danger qu'ils couraient. L'enjeu qui se présentait à eux était vital : il leur fallait rester saufs et protéger leur famille tout en continuant à agir avec le plus possible d'humanité.